

grand sujet, et me montrer fort sentimental; car l'Empereur se mettant à rire de ce qu'il appelait mon gazouillement, m'a dit ne rien comprendre à mon verbiage de roman; et parlant à son tour très-légalement, il a affecté de vouloir paraître beaucoup plus familier avec les sensations qu'avec les sentimens. Je me suis permis d'observer qu'il s'efforçait de se rendre plus mauvais que ne le portaient les relations du Palais, relations très-authentiques, bien que fort secrètes: « Et qu'ont-elles dit? reprenait-il en me fixant gaîment. — Sire, on veut qu'au sommet de votre toute puissance, vous vous soyiez laissé imposer de douce chaînes; que vous vous soyiez trouvé le héros d'un roman; que, dans une résistance qui vous surprenait, vous vous soyiez attaché à une simple dame; que vous lui ayiez bien écrit une douzaine de lettres; qu'elle vous ait amené et contraint à vous soumettre au travestissement, à vous rendre seul mystérieusement chez elle dans sa propre demeure, au milieu de Paris. — Mais comment l'aurait-on su? a-t-il dit, en souriant; ce qui ne voulait pas dire non. Et on a ajouté sans doute, a-t-il continué,

» que c'eût été la plus grande imprudence de ma vie; car si elle n'eût pas été honnête femme, que ne pouvait-il pas m'arriver, seul et déguisé, dans les circonstances où je me trouvais, au milieu des embûches dont j'étais entouré. Mais que disait-on encore? — Sire, on voulait que la postérité de votre Majesté ne se bornât pas au Roi de Rome; la chronique secrète lui donnait deux aînés: l'un venu d'une belle étrangère que vous auriez fort aimée en pays lointain; l'autre, fruit d'une occupation plus voisine, au sein même de votre capitale. On voulait que tous deux fussent venus à la Malmaison avant notre départ; l'un amené par sa mère, l'autre introduit par son tuteur; tous deux les portraits vivans de leur père.*»

L'Empereur riait beaucoup de tant de science, disait-il; et une fois en gaîté, il s'est mis à repasser franchement et dans un entier abandon ses premières années, et m'a raconté force aventures de cœur

* Un codicile de conscience, dans le testament de l'Empereur, et qui doit demeurer secret, est venu donner une complete réalité, dit-on, à ces conjectures.

et d'esprit. Je passe la première moitié. Dans la seconde, je citerai un souper, au commencement de la révolution, dans le voisinage de la Saône et en compagnie du fidèle Desmazzis, que l'Empereur racontait de la manière la plus plaisante. Véritable guêpier, disait-il, où son éloquence patriotique avait eu fort à faire contre la doctrine opposée du reste des convives, et l'avait même presque mis en danger. « Nous étions alors sans doute » vous et moi bien loin l'un de l'autre? a-t-il » observé. — Mais pas tant pour la distance, » Sire, ai-je répondu, quoique beaucoup » assurément pour les doctrines. J'étais » alors aussi moi dans le voisinage de la » Saône, sur un des quais de Lyon, où des » patriotes attroupés, déclamant contre » des canons qu'ils venaient de découvrir » dans des barques, et qu'ils appelaient » une contre-révolution, je me permis » d'ouvrir, fort mal à propos, l'avis de » s'assurer de ces canons en leur faisant » prêter le *serment civique*. Mon impertinence faillit me faire pendre. Vous » voyez, Sire, que j'aurais pu au besoin, » et dans cet instant-là même, balancer » votre compte, s'il vous fût arrivé » malheur parmi vos aristocrates. » Ce

rapprochement bizarre ne fut pas le seul de la soirée : l'Empereur m'ayant raconté une anecdote intéressante de 1788, me dit : « Vous, où pouviez-vous être alors ? » — Sire, répondis-je après quelques » secondes de recherches, à la Marti- » nique, soupant tous les soirs à côté de » la future Impératrice Joséphine. »

La pluie vint, il a fallu quitter cette allée, qui peut être un jour, disait l'Empereur, ne reviendra pas sans charmes dans notre souvenir. « Cela peut être, » observais-je, mais assurément ce ne » sera pas sans l'avoir quittée ; en atten- » dant, contentons-nous de l'appeler » l'allée de la philosophie, puisqu'elle ne » peut être celle du Léthé. »

Jeudi 16.

Sur le faubourg Saint-Germain, etc. — L'Empereur sans préjugés, sans fiel, etc. — Paroles caractéristiques.

Aujourd'hui l'Empereur s'informait du faubourg Saint-Germain ; il me questionnait sur ce dernier boulevard, disait-il, de la vieille aristocratie, ce refuge encroûté des vieux préjugés ; *la ligue germanique*, ainsi qu'il l'appelait. Je lui disais qu'avant les derniers revers, son

pouvoir y avait pénétré de toutes parts ; il se trouvait envahi, il n'en restait plus que le nom ; il avait été ébranlé, vaincu par la gloire, les victoires d'Austerlitz et d'Jéna, le triomphe de Tilsit, l'avaient conquis. Les jeunes gens, tous les cœurs généreux, n'avaient pu être insensibles au lustre de la patrie. Son mariage avec Marie-Louise avait porté le dernier coup ; il n'y avait plus eu d'autres mécontents que ceux dont l'ambition était non satisfaite, ce qui se retrouve dans toutes les classes et dans tous les temps ; ou bien encore quelques vieillards intraitables ou de vieilles femmes pleurant leur influence passée. Tous les gens raisonnables et sensés avaient plié sous les talens supérieurs du chef de l'Etat, et cherchaient à se consoler de leurs pertes, dans l'espoir d'un meilleur avenir pour leurs enfans ; vers ce point se tournaient désormais toutes leurs illusions. Ils savaient gré à l'Empereur de sa partialité pour les anciens noms ; tout autre, convenaient-ils, eût achevé de les anéantir. Ils mettaient du prix à la confiance avec laquelle l'Empereur s'était entouré d'eux ; ils lui tenaient compte d'avoir dit, en se saisissant de leurs enfans pour

l'armée : « Ces noms appartiennent à la France, à l'histoire ; je suis le tuteur de leur gloire, je ne les laisserai pas périr. » Ces mots et d'autres semblables lui avaient fait un grand nombre de prosélytes.

L'Empereur disait en ce moment que ce parti n'avait peut-être pas été assez caressé. « Mon système de fusion le demandait, et je l'avais voulu, ordonné même ; mais les ministres, les grands intermédiaires n'ont jamais bien rempli mes véritables intentions à cet égard, soit qu'ils n'y vissent pas plus loin, soit qu'ils craignissent d'amener ainsi des rivaux de faveur, et de diminuer leurs chances. M. de Talleyrand surtout s'y était toujours montré contraire et n'avait jamais cessé de combattre l'ancienne noblesse dans ma bienveillance et ma pensée. » Je lui faisais observer pourtant que le grand nombre de ceux qu'il avait appelés, s'étaient bientôt montrés attachés à sa personne ; qu'ils l'avaient servi de bonne foi, et étaient en général demeurés fidèles au moment de la crise. L'Empereur n'en disconvenait pas, et allait même jusqu'à dire que le Roi revenu, et lui, ayant abdiqué, cette

double circonstance avait dû beaucoup influencer sur certaines doctrines; qu'aussi dans son jugement, il mettait une grande différence dans la même conduite tenue en 1814 ou en 1815.

Et ici je dois dire que depuis que j'apprends à connaître l'Empereur, je ne lui ai jamais vu encore un seul moment de colère ou d'animosité contre aucun de ceux qui se sont le plus mal conduits à son égard. Il ne s'exalte pas sur ceux dont on lui vante la belle conduite: ils avaient fait leur devoir. Il ne s'empporte pas contre ceux qui se sont rendus si coupables; il les avait en partie devinés; ils avaient cédé à leur nature; il les peignait froidement, sans fiel; attribuait une partie de leur conduite aux circonstances, qu'il confessait avoir été bien difficiles; rejetait le reste sur les faiblesses humaines. « La vanité avait perdu ***; la postérité flétrira justement sa vie, disait-il; pourtant son cœur vaudra mieux que sa mémoire. » *Augereau* devait sa conduite à son peu de lumières et à son mauvais entourage. » *Berthier* à son manque d'esprit et à sa nullité, etc., etc. »

J'observais que ce dernier avait laissé

échapper la plus belle occasion, la plus facile de s'illustrer à jamais, celle d'aller présenter de bonne foi ses soumissions au Roi, et de le supplier de trouver bon qu'il allât dans la solitude pleurer celui qui l'avait honoré du titre de son compagnon d'armes, et l'avait appelé son ami. « Eh bien! quelque simple que fût » cette marche, disait l'Empereur, elle » était encore au-dessus de ses forces. — » Ses moyens, sa capacité avaient tou- » jours été un objet de discussion parmi » nous, disais-je alors; le choix de Votre » Majesté, votre confiance, votre grand » attachement nous étonnaient beau- » coup. — C'est que *Berthier*, après tout, » n'était pas sans talens, disait à cela l'Em- » pereur; et je suis loin de renier sa per- » sonne et mes sentimens; mais ses talens, » son mérite, étaient spéciaux et tech- » niques, et hors de là sans nul esprit » quelconque, et puis si faible!..... » J'observais que pourtant il était plein de prétentions et de morgue avec nous. « Et le titre de favori, disait l'Empe- » reur, le comptez-vous pour rien? » J'ajoutais qu'il était très-dur, fort absolu. « Mais rien de plus impérieux, » mon cher, disait alors l'Empereur, que

» la faiblesse qui se sent étayée de la
» force : voyez les femmes. »

L'Empereur dans ses campagnes avait Berthier dans sa voiture. C'était pendant sa route et sur les grands chemins que l'Empereur, parcourant les livres d'ordre et les états de situation, prenait ses décisions, arrêtait ses plans et ordonnait les mouvemens. Berthier en prenait note, et à la première station ou au premier moment de repos, soit de jour soit de nuit, il expédiait à son tour tous les ordres et les différens détails particuliers avec une régularité, une précision et une promptitude admirables, disait l'Empereur; c'était un travail pour lequel il était toujours prêt et infatigable. » Voilà
» quel était le mérite spécial de Berthier;
» il était des plus grands et des plus précieux pour moi, observait l'Empereur;
» nul autre n'eût pu le remplacer. »

Je reviens encore à quelques touches caractéristiques sur l'Empereur. Il est sûr qu'il parle froidement, sans passions, sans préjugés, sans ressentiment, des circonstances et des personnes qui remplissent sa vie. On sent qu'il pourrait devenir l'allié de ses plus cruels ennemis, comme de vivre avec l'homme qui

lui a fait le plus de mal. Il parle de son histoire passée comme si elle avait déjà trois cents ans de date; ses récits et ses observations ont le langage des siècles; c'est une ombre conversant aux champs Elisées, de vrais dialogues des morts. Il s'exprime souvent sur lui-même comme sur une tierce personne; parlant des actes de l'Empereur, indiquant les faits que l'histoire pourrait lui reprocher, analysant les raisons et les motifs qu'on pourrait alléguer pour sa justification.

Il n'aurait pas, disait-il, à s'excuser d'aucune faute sur autrui, n'ayant jamais suivi que sa propre décision; il aurait à se plaindre, tout au plus, de fausses informations; mais jamais de mauvais conseils. Il s'était entouré de plus de lumières possible; mais s'en était toujours tenu à son propre jugement, il était loin de s'en repentir. « C'est, disait-il, l'indécision et l'anarchie dans
» les moteurs, qui amènent l'anarchie et
» la faiblesse dans les résultats. Pour être
» équitable sur les fautes produites par
» la seule décision personnelle de l'Empereur, continuait-il, il faudrait mettre
» en balance les grandes actions dont
» on l'aurait privé, et les autres fautes

» que lui auraient fait commettre les
 » conseils auxquels on lui reproche de
 » ne pas s'être abandonné, etc. »

Dans la complication des circonstances de sa chute, il voit les choses tellement en masse, et de si haut, que les hommes lui échappent. Jamais on ne l'a surpris animé contre aucun de ceux dont on croirait qu'il a le plus à se plaindre. Sa plus grande marque de réprobation, et je m'en suis convaincu bien souvent, est de garder le silence sur leur compte, quand on les mentionne devant lui. Mais combien de fois on l'a vu arrêter les expressions violentes et moins retenues de nous qui l'entourions. « Vous ne connaissez pas les hommes, nous disait-il alors, ils sont difficiles à saisir quand on veut être juste. Se connaissent-ils, s'expliquent-ils bien eux-mêmes? La plupart de ceux qui m'ont abandonné, si j'avais continué d'être heureux, n'eussent peut-être jamais soupçonné leur propre défection. Il est des vices et des vertus de circonstance. Nos dernières épreuves sont au-dessus de toutes les forces humaines! Et puis j'ai plutôt été abandonné que trahi; il y a eu plus de fai-

» blesse autour de moi, que de perfidie :
 » c'est le *reniement de saint Pierre*, le
 » repentir et les larmes peuvent être à
 » la porte. A côté de cela, qui, dans
 » l'histoire, eut plus de partisans et
 » d'amis? Qui fut plus populaire et plus
 » aimé? Qui jamais laissa des regrets plus
 » ardents et plus vifs?... Voyez la France;
 » d'ici sur mon roc, ne serait-on pas
 » tenté de dire que j'y règne encore?
 » Les Rois et les Princes, mes alliés,
 » m'ont été fidèles jusqu'à extinction,
 » ils ont été enlevés par les peuples en
 » masse; et ceux des miens qui étaient
 » autour de moi, se sont trouvés enve-
 » loppés, tout étourdis, dans un tour-
 » billon irrésistible..... Non, la nature
 » humaine pouvait se montrer plus laide,
 » et moi plus à plaindre!»

Vendredi 17.

Sur les officiers de sa maison, en 1814, etc.
 — Projet d'adresse.

Aujourd'hui l'Empereur me questionnait sur les officiers de sa maison. A l'exception de deux ou trois, au plus, qui avaient excité les mépris du parti même vers lequel ils avaient été transfuges, il n'y avait guère rien à dire sur

le reste ; la très-grande majorité avait même montré un dévouement actif. L'Empereur alors s'est enquis particulièrement de quelques-uns, en les citant par leurs noms, et je n'avais qu'à applaudir à tous. « Que me dites-vous là, » a-t-il dit au sujet de l'un d'eux, en m'interrompant vivement ? Et moi qui l'ai si mal reçu aux Tuileries à mon retour. Ah ! que je crains d'avoir fait des injustices involontaires ! Ce que c'est lorsqu'on est obligé de s'en rapporter au premier mot, et qu'on n'a pas un seul instant pour la vérification ! Que je crains aussi d'avoir laissé bien des dettes de reconnaissance en arrière ! Qu'on est malheureux quand on ne peut pas tout faire soi-même ! »

Je repris : « Sire, il est vrai de dire que, s'il y eût faute parmi les officiers de votre maison, elle ne fut pas autre que celle de toute la masse ; faute, du reste, qui a dû nous ravalér étrangement aux yeux des autres nations. Sitôt que le Roi a paru, on s'est précipité vers lui, non pas comme vers le souverain que nous laissait votre abdication ; mais comme vers celui qui n'avait jamais cessé de l'être. Non pas avec

» cette dignité de l'homme fier d'avoir constamment rempli tous ses devoirs ; mais avec l'embarras équivoque du courtisan qui a été maladroit. Chacun n'a cherché qu'à se justifier ; Votre Majesté se trouva dès cet instant désavouée, reniée ; la qualification d'Empereur disparut. Les ministres, les Grands, les plus intimes de Votre Majesté, ne rougirent pas pour eux, pour leur nation, de ne plus dire que *Bonaparte*. On avait été contraint de servir, disait-on ; on n'avait pas pu faire autrement ; on eût eu trop de mauvais traitemens à redouter, etc. » L'Empereur retrouvait bien là notre caractère national, nous étions toujours les Gaulois d'autrefois : la même légèreté, la même inconstance et surtout la même vanité. « Quand pourrons-nous enfin, disait-il, échanger celle-ci contre un peu d'orgueil ?..... »

« Toutefois, disais-je, les officiers de la maison de Votre Majesté ont laissé échapper une belle occasion de s'honorer tout en se rendant populaires : il y avait au-delà de cent cinquante officiers de la maison ; un très-grand nombre était des premiers noms, tous

» avaient une fortune indépendante,
 » c'était à eux qu'il convenait de pré-
 » senter un exemple qui, suivi par d'au-
 » tres, eût pu donner une toute autre
 » impulsion à l'attitude nationale, et nous
 » créer des droits à l'estime publique*.

* C'est dans cet esprit que fut rédigé, à l'exemple des autres corps, un projet d'adresse au Roi, au nom des officiers de la maison de l'Empereur. En voici la substance :

« Sire, — Les soussignés, qui firent partie
 » de la maison de l'Empereur Napoléon, solli-
 » citent de Votre Majesté le bienfait d'un regard
 » particulier.

» Héritiers des obligations de leurs pères,
 » ils furent, dans le temps, fidèles défenseurs
 » du trône; plusieurs ont suivi Votre Majesté,
 » durant longues années, en terre étrangère,
 » et scellé leur dévouement de la privation de
 » leur patrimoine.

» Ce furent précisément ces principes connus
 » et cette conduite avouée, qui devinrent leur
 » titre, et firent jeter les yeux sur eux quand il
 » s'agit de relever un trône et de l'entourer.

» L'attente de celui qui s'environna de nous
 » ne fut point trompée, elle ne pouvait l'être;
 » nous avons rempli ces nouvelles obligations
 » avec *honneur et fidélité*. Ces sentimens, Sire,
 » gages certains de tous les autres, nous suf-
 » fraient pour notre propre estime, si nous
 » croyions pouvoir demeurer oisivement à
 » l'écart; mais doit-il être un repos absolu pour

» — Eh bien, dit l'Empereur, il est sûr
 » que si toutes les premières classes
 » eussent agi de la sorte, les affaires
 » eussent tourné bien différemment. Les
 » vieux réacteurs n'eussent point rêvé
 » leur chimère du bon vieux temps; on

» de loyaux et bons Français? Et pourtant si
 » quelques-uns d'entre nous se croyaient ré-
 » duits, par délicatesse, à attendre en silence
 » de nouveaux devoirs, leur motif ne pourrait-
 » il pas être méconnu? D'un autre côté, ne
 » pourrait-on pas se méprendre également sur
 » ceux qui, ne cédant qu'à leur cœur, se pré-
 » cipiteraient au-devant des faveurs de Votre
 » Majesté?

» Telle est, Sire, la position particulière et
 » si délicate dans laquelle nous nous trouvons;
 » mais elle a déjà cessé, si Votre Majesté a
 » daigné l'entendre; son âme royale compren-
 » dra le mouvement délicat qui nous guide en
 » cet instant, et accueillera nos vœux sincères
 » de la servir, ainsi que la patrie, avec notre
 » zèle et notre fidélité accoutumés.»

Il devint difficile de trouver des signatures à un acte aussi mesuré. On aurait de la peine à croire que cet aveu authentique et non réprouvé de nos fonctions, les mots d'Empereur Napoléon surtout, furent de grandes objections? Chacun y trouva la sienne, suivant son caractère; telles furent les mœurs du jour. On ne put réunir que dix-sept signatures; dix-huit ou vingt promirent de s'y joindre quand il y

» ne serait pas venu vous parler de la
 » ligne droite ni de la ligne courbe ; le
 » Roi se serait attaché tout bonnement
 » à sa charte ; moi , je n'eusse pas songé
 » à quitter l'île d'Elbe ; la tête de la
 » nation se serait inscrite dans l'histoire
 » avec plus d'honneur et de dignité :
 » nous y aurions tous gagné. »

Samedi 18.

Idée de l'Empereur de se réserver la Corse. —
 Opinion sur Robespierre. — Idées sur l'opi-
 nion publique. — Intention expiatoire de
 l'Empereur sur les victimes de la révolution.

Après le travail accoutumé, l'Empe-
 reur m'a amené au jardin vers les quatre
 heures. Il venait de finir la dictée sur la
 Corse : ayant épuisé le sujet sur cette
 île, celui de Paoli, et parlé de l'influence
 que lui-même s'y était créée si jeune

en aurait vingt-cinq ; mais aucun ne voulait
 aider à compléter ce nombre. Deux même,
 croyant avoir commis une crânerie, qu'ils
 n'avaient pas bien comprise, leur intention
 n'ayant été que de solliciter la confirmation de
 leurs places, recoururent après leur signature
 et la raturèrent. L'original de cette pièce doit
 être demeuré entre les mains d'un des signa-
 taires à Paris ou à Versailles.

encore, lors de sa séparation politique
 d'avec Paoli. Il a ajouté que dernière-
 ment il eût été bien sûr d'y réunir tous
 les vœux, toutes les opinions, tous les
 efforts ; que s'il s'y était retiré en quit-
 tant Paris, il eût été à l'abri contre toute
 puissance étrangère ; il en avait eu la
 pensée. En abdiquant pour son fils il
 avait été sur le point de se réserver la
 jouissance de la Corse durant sa vie ;
 aucun obstacle de mer ne l'eût empê-
 ché d'y arriver. Il ne le voulut point,
 pour rendre, disait-il, son abdication
 plus franche, plus fructueuse pour la
 France. Son séjour au centre de la Mé-
 diterranée, au sein de l'Europe, si près
 de la France et de l'Italie, pouvait de-
 meurer un prétexte durable pour les
 Alliés. Il préféra même l'Amérique à
 l'Angleterre, par le même motif et dans
 la même pensée : il est vrai qu'il n'avait
 pas prévu, disait-il, et ne pouvait pré-
 voir, d'après la confiance de ses démar-
 ches, l'injuste et violente déportation à
 Sainte-Hélène.

Plus tard l'Empereur, parcourant di-
 vers points de la révolution, s'est arrêté
 sur *Robespierre*, qu'il n'a pas connu,
 il est vrai ; mais auquel il ne croyait ni

talent, ni force, ni système. Il le pensait néanmoins le vrai bouc émissaire de la révolution, immolé dès qu'il avait voulu entreprendre de l'arrêter dans sa course; destinée commune, du reste, observait-il, à tous ceux qui, jusqu'à lui, Napoléon, avaient osé l'essayer. Les terroristes et leur doctrine ont survécu à Robespierre; et si leurs excès ne se sont pas continués, c'est qu'il leur a fallu plier devant l'opinion publique. Ils ont tout jeté sur Robespierre; mais celui-ci leur répondait, avant de périr, qu'il était étranger aux dernières exécutions; que, depuis six semaines, il n'avait pas paru aux comités. Napoléon confessait qu'à l'armée de Nice, il avait vu de longues lettres de lui à son frère, blâmant les horreurs des commissaires conventionnels, qui perdaient, disait-il, la révolution par leur tyrannie et leurs atrocités, etc., etc. Cambacérès, qui doit être une autorité sur cette époque, observait l'Empereur, avait répondu à l'interpellation qu'il lui adressait un jour sur la condamnation de Robespierre, par ces paroles remarquables: « Sire, » cela a été un procès jugé, mais non » plaidé. » Ajoutant que Robespierre avait

plus de suite et de conception qu'on ne pensait; qu'après avoir renversé les factions effrénées qu'il avait eues à combattre, son intention avait été le retour à l'ordre et à la modération. « Quelque » temps avant sa chute, ajoutait Cam- » bacérès, il prononça un discours à ce » sujet, plein des plus grandes beautés: » on ne l'a point laissé insérer au Moni- » teur, et toutes les traces nous en ont » été enlevées. »

Ce n'est pas la première fois que j'ai entendu parler d'une lacune d'exactitude dans le Moniteur. Il doit y avoir, vers ce temps-là, dans les transactions de l'Assemblée, une époque tout à fait infidèle, les procès-verbaux ayant été arbitrairement rédigés par l'un des comités.

Ceux qui sont portés à croire que Robespierre, étant lassé, gorgé, effrayé de la révolution, avait résolu de l'arrêter, disent qu'il ne voulut agir qu'après avoir lu son fameux discours: il le trouvait si beau, qu'il ne doutait pas de son effet sur l'Assemblée. S'il en est ainsi, son erreur ou sa vanité lui coûtèrent cher.

Ceux qui pensent différemment, objectent que Danton et Camille-des-